**INTERVISTA « STORIA VERITA' » (2008)**

Professor De Benoist, innanzitutto grazie per avere concesso alla nostra testata questa intervista incentrata su un tema multiforme, complesso e di stringente attualità, cioè sulla crescita economica compatibile, sui problemi della globalizzazione e sugli spinosi ed irrisolti rapporti tra democrazia, politica ed economia, sia a livello europeo che mondiale.

**1) Storia Verità**. Iniziamo con una domanda diciamo propedeutica, utile forse per comprendere meglio la sua visione filosofica della realtà attuale. Ella, se non erro, ha dichiarato che la politica è sì l'arte del possibile, ma che è comunque necessario prendere (cioè intendere) la società per quello che essa rappresenta veramente e soprattutto per elaborare progetti economici (e politici) basati sulla realtà, effettuando scelte, riguardo i sistemi tecnologici, produttivi e finanziari da applicare o scegliere sia a livello locale che mondiale, basate sul 'buon senso'. Che cosa intende per 'buon senso'? La 'modernità', anzi il modernismo stanno schiacciando la 'ragionevolezza' dell'essere umano?

La politique est l'histoire en action, et par ailleurs elle en est effet l'art du possible. Si j'ai souvent eu l'occasion d'insister sur ce dernier point, c'est qu'il me semble que beaucoup de gens qui veulent faire de la politique le font sans en comprendre l'essence ou la nature. Ils tombent alors dans ce que Julien Freund a appelé l'« impolitique ». Chaque fois que l'on considère la politique autrement qu'en référence à elle-même, à ses principes propres, en cherchant par exemple à la ramener à l'esthétique, à la morale ou à l'éthique, à l'économie, à la technique, etc., on est dans l'« impolitique ». Une autre forme d'« impolitique » consiste à poser les problèmes politiques de façon telle qu'ils ne peuvent être résolus. C'est le cas notamment de toute forme de « restaurationnisme », qui

consiste à opposer au monde tel qu'il est telle ou telle forme du passé sous le prétexte que « c'était mieux avant ». Avec une telle attitude, on se condamne par avance à l'échec.

Mais bien entendu, reconnaître que le politique est l'art du possible ne signifie pas non plus qu'il faille accepter n'importe quoi au seul motif que cela existe sous nos yeux. L'histoire étant ouverte par définition, le changement est lui aussi toujours possible. J'ai critiqué à maintes reprises la société moderne et la modernité, mais je l'ai toujours fait en recherchant dans le monde actuel, et non dans un passé plus ou moins mythique ou idéalisé, ce qui pouvait être concrètement opposé aux « grands récits » porteurs de la modernité, grands récits qui, pour la plupart, sont d'ailleurs déjà en voie de désagrégation. Je pense en particulier à l'idéologie du progrès, selon laquelle l'avenir est nécessairement toujours meilleur, chaque nouveauté valant du seul fait qu'elle est nouvelle. Ce genre de croyance tend aujourd'hui à se désagréger, peut-être parce que les gens savent encore faire usage de leur « bon sens », c'est-à-dire du sens commun. Hier, l'avenir était souvent perçu comme annonçant des « lendemains qui chantent ». Aujourd'hui, il apparaît plutôt comme source d'inquiétude, c'est-à-dire comme porteur de menaces.

**2) Storia Verita'.** Professore, Lei ritiene possibile un utilizzo, diciamo ragionevole della tecnologia nell'ambito di progetti finalizzati alla costruzione di società produttive e di sistemi gestionali (politici) più giusti, o teme che il predominio della tecnologia, e della tecnocrazia, abbia già minato irrimediabilmente i rapporti tra l'uomo e la realtà naturale e sociale in cui esso è costretto a vivere? Il pericolo di un superamento (negativo e ineluttabile) della politica da parte della tecnologia rappresenta già una realtà? O – nel caso Ella così la pensasse - esistono ancora dei possibili rimedi?

Le problème de la technique moderne ne réside pas dans son « utilisation ». Croire que la technique n'est qu'un ensemble de moyens permettant de réaliser un certain nombre de projets revient à la considérer comme neutre : elle deviendrait « bonne » ou « mauvaise » en fonction de l'usage qu'on en fait. Cette croyance très répandue n'est qu'un mythe libéral. La caractéristique première de la technologie est au contraire que personne ne peut prétendre la contrôler, parce qu'elle se développe d'elle-même selon ce principe très simple qui est que tout ce qui est techniquement possible sera effectivement réalisé. C'est la faisabilité qui détermine le recours à la technique et la direction dans laquelle elle s'oriente, et rien d'autre. C'est ce que ne parviennent pas à

comprendre les politiciens et les « autorités morales » qui ont toujours un temps de retard par rapport aux progrès techniques – voyez par exemple les discussions à propos du clonage. La technique est un mode d'arraisonnement du monde – le *Gestell* dont parle Heidegger – qui ne connaît pas de limites. Tout comme le Capital, elle vise d'emblée à l'illimité.

Sans remonter trop loin et en se bornant à regarder le siècle écoulé, on s'aperçoit tout de suite que ce sont des facteurs technologiques – l'automobile, l'avion, la radio, le téléphone, la télévision, la pilule contraceptive, Internet, etc. – qui ont le plus changé, concrètement parlant, la vie quotidienne des hommes. Aucun régime politique n'a eu le même effet. Parallèlement, dans la mesure même où la technique apparaît comme quelque chose de « neutre », l'idée s'est répandue selon laquelle, pour tout problème politique et social, il y a toujours une solution « objective », c'est-à-dire une solution technique, qui est aussi la seule solution possible. C'est la raison pour laquelle les instances politiques traditionnelles se sont si fréquemment transformées en techno-bureaucraties ou plus simplement en expertocraties. En ce sens, l'invasion de la politique par la technique correspond parfaitement à cet essor des « neutralisations » dont Carl Schmitt avait très bien vu qu'elles résultent elles aussi de l'influence du libéralisme. Le libéralisme est une doctrine qui pense que l'Etat doit lui-même être « neutre » en matière de valeurs – qu'il n'a rien à dire sur ce qu'est la « vie bonne », laissant aux citoyens le soin d'émettre à ce sujet les opinions les plus différentes dans le cadre de la seule sphère privée. Schmitt ajoutait très justement que ce qui, aujourd'hui, menace le plus la politique c'est la double polarité de la morale (l'idéologie des droits de l'homme) et de l'économie (le marché). Mais je ne crois pas que la technologie puisse jamais dépasser ou s'imposer à la politique. La politique résulte du fait même de la diversité humaine et du pluralisme, intrinsèquement conflictuel, des aspirations humaines que cette diversité engendre. La montée de la technologie a pour seul effet d'expulser le politique de certaines instances et de le faire réapparaître ailleurs, là où la décision est toujours nécessaire.

**3) Storia Verità.** Mi ricollego a quanto chiesto prima. Riguardo lo sviluppo industriale e al dilemma relativo agli equilibri non soltanto ecologici, ma anche psicologici e sociali insiti nella modernità produttiva e nella globalizzazione dei mercati, Lei ha più volte affermato, se non sbaglio, che l'unica via di uscita la si può ritrovare nel sistema di una più o meno rapida 'decrescita dello sviluppo'. Può spiegarci gentilmente in che cosa consiste e in che modo essa potrebbe essere applicata e gestita

concretamente nella realtà?

La théorie de la décroissance part de ce constat très simple qu'une croissance infinie est impossible dans un monde fini. Pour le dire autrement, nul ne peut vivre indéfiniment à crédit sur un capital non reproductible. Toutes les doctrines axées sur la croissance raisonnent comme si les réserves naturelles étaient inépuisables, ce qu'elles ne sont évidemment pas. La biosphère elle-même a ses limites. Nous savons aujourd'hui que les réserves énergétiques commencent à s'épuiser. Nous voyons se multiplier et s'intensifier les dérèglements climatiques. Nous savons aussi que le saccage de la planète menace d'atteindre un niveau irréversible. L'idée de décroissance s'est d'abord répandue dans les milieux écologistes lorsque ceux-ci ont commencé à réaliser que, l'activité économique et industrielle étant la cause première des pollutions, il était nécessaire de s'interroger sur la notion même de développement. Elle est née aussi d'une réaction contre la théorie du « développement durable » qui, prétendant réconcilier les préoccupations écologiques et les principes de l'économie marchande, aboutit seulement à reporter les échéances. Sur le plan scientifique, le premier grand théoricien de la décroissance a été l'économiste roumain Nicholas Georgescu-Roegen qui, en s'appuyant principalement sur le deuxième principe de la thermodynamique, la loi de l'entropie, a très tôt présenté la décroissance comme une conséquence inévitable des limites imposées par la nature. La prise en compte de ces limites amène à comprendre qu'il est parfois nécessaire de dire « C'est assez » plutôt que « Toujours plus ! »

**4) Storia Verità.** Di fronte alla evidente crisi del 'modello' di sviluppo (economico, ma anche culturale) occidentale, l'unico rimasto in piedi dopo il 1989, gli equilibri mondiali, cioè i rapporti tra le nazioni sembrano essere degenerati. Caduto il comunismo e i miti di una fallace palingenesi egalitaria, i concetti di occidentali di diritto, eguaglianza e progresso hanno paradossalmente perso la propria carica diciamo etica, trasformandosi in semplici sistemi e metodi di gestione dell'economia: criteri comunque incapaci di fronteggiare i nuovi problemi che l'umanità si trova a dovere affrontare. Si tratta di una carenza culturale e filosofica o di un'incapacità di utilizzare la conoscenza tecnologica e scientifica (in senso lato) nella maniera più opportuna?

Je ne parlerai pas de « carence culturelle ou philosophique ». Je pense plutôt que nous assistons à l'aboutissement, en même temps qu'à l'universalisation, de ce qui a constitué l'idéologie porteuse de la modernité depuis déjà des siècles. Le

principal malaise du monde actuel tient dans ce que l'on a coutume d'appeler l'« effacement des repères ». La modernité, qui s'est voulue orientée vers le futur, a adhéré à l'idée que l'humanité était fondamentalement une, et que c'est parce qu'elle était une qu'elle était vouée à évoluer, d'un stade à un autre, dans la même direction. Pour le dire autrement, le vaste mouvement de la modernité a été porté par l'idéologie du Même, c'est-à-dire par l'idée exprimée sous diverses formes que les différences entre les hommes ne sont que contingentes et transitoires. Le résultat a été la montée progressive d'un phénomène d'*indistinction* qui s'est traduit par une forte érosion des identités, tant individuelles que collectives, phénomène qui culmine de toute évidence aujourd'hui. Les revendications identitaires que l'on voit fleurir actuellement un peu partout sont une évidente réaction contre cet effacement des repères. Qu'elles s'ordonnent autour d'identités objectives ou subjectives, réelles ou fantasmées, elles constituent l'un des traits les plus significatifs de notre temps (on a d'abord revendiqué la liberté, puis l'égalité, puis l'identité), en même temps qu'elles confirment cette réalité paradoxale qu'on ne commence à s'interroger sur une identité qu'au moment où celle-ci est menacée de disparaître ou a déjà disparu.

**5) Storia Verità.** Lei sostiene, se non erro, che per quanto concerne la produttività e la soddisfazione dei bisogni, l'uomo (e le nazioni) debbano in qualche modo modificare i loro traguardi e le loro ambizioni. In buona sostanza debbano imparare a riconoscere e ad accontentarsi di ciò che è meglio, di ciò che è realmente sufficiente a garantire un'esistenza dignitosa e soddisfacente sotto il profilo psicologico ed esistenziale. Pensa che questo appello al 'ritorno al buon senso' possa essere ascoltato dal mondo industriale, finanziario e bancario occidentale e da quelle nazioni, come la Cina, che proprio sul mito dell'industrializzazione selvaggia irrispettosa delle più elementari regole pensano di costruirsi un nuovo futuro?

Nous parlions à l'instant de l'idée de décroissance. Sa mise en œuvre implique en effet une transformation radicale de notre manière de vivre. De ce point de vue, il reste beaucoup à faire – d'autant qu'une certaine confusion continue à régner autour des modalités d'une possible décroissance, d'une « décroissance soutenable » –, laquelle ne saurait se confondre avec un retour en arrière ou, pis encore, avec la fin de l'histoire. Travailler à une décroissance soutenable n'équivaut évidemment pas à mettre un terme à l'existence sociale-historique. La décroissance, en outre, ne peut s'appliquer uniformément dans tous les

secteurs et dans tous les pays. Avec la décroissance, enfin, il ne s'agit pas de « tout arrêter », mais de remettre sur d'autres rails une machine qui s'est aujourd'hui engagée dans une folle course en avant, sans avoir ni frein ni marche arrière, et sans savoir où elle va.

Vu la distribution actuelle des préférences, une politique économique basée uniquement sur une forte réduction de la consommation créerait de toute évidence une forte diminution de la demande globale, et donc une importante augmentation du chômage. La plupart des programmes sociaux seraient également atteints. Il faut donc miser sur une distribution différente des préférences afin qu'à la décroissance des quantités physiques produites ne corresponde pas nécessairement une diminution de la valeur de la production. Parmi les pistes concrètes à explorer, il y a d'abord la lutte contre le gaspillage (dont l'une des causes est l'obsolescence programmée des produits), la mise en place de communautés autonomes se suffisant le plus possible à elles-mêmes, et surtout la relocalisation de la production, qui implique de se remettre à produire au plus près des lieux de consommation (au lieu, par exemple, d'aller vendre en Pologne des poissons pêchés en Hollande préalablement vidés au Maroc).

Bien entendu, il faudra du temps pour que l'idée de décroissance s'installe durablement dans les esprits. Dans l'immédiat, le travail le plus urgent doit s'opérer au niveau des idées. Comme l'a dit maintes fois Serge Latouche, il s'agit de « décoloniser l'imaginaire » en habituant nos contemporains à relativiser l'importance de l'économie et à ne plus laisser les valeurs marchandes gouverner l'intégralité du système des désirs et des besoins. « Pour concevoir la société de décroissance sereine et y accéder, écrit Serge Latouche, il faut littéralement sortir de l'économie. Cela signifie remettre en cause sa domination sur le reste de la vie, en théorie et en pratique, mais surtout dans nos têtes ». Cette « décolonisation » de l'imaginaire symbolique implique un énorme travail de pédagogie. Les préoccupations écologiques touchent désormais un public de plus en plus large. Il reste à faire comprendre qu'aucune réponse satisfaisante ne pourra y être apportée aussi longtemps que les fondements mêmes de la société occidentale actuelle n'auront pas été remis en question.

**6) Storia Verità.** In un Suo scritto, Ella condanna l'antropologia individualista liberale (occidentale) opponendo ad essa una concezione dell'identità e dell'individuo basata sulla cultura comunitaria e sul riconoscimento reciproco delle differenze. Democrazia partecipativa (inclusiva del primato del dato politico-sociale su quello puramente economico), identità

collettive, differenzialismo, comunitarismo, e federalismo, sussidiarietà (non assistenzialismo statalista), rispetto dell'ambiente, sembrano essere l'unico antidoto possibile ad una dittatura di un modernismo industriale e sociale che in realtà non esisterebbe, in quanto siamo già da tempo entrati in un'epoca post industriale. E' così? E se è così questo può considerarsi un pensiero di Destra o di Sinistra (posto che nel 2007 abbiano ancora un senso queste categorie)?

Vous avez très bien résumé mes positions. Sont-elles de droite ou de gauche ? Je dirais qu'elles sont les deux. Historiquement parlant, la droite a eu raison de s'opposer à la philosophie des Lumières, avec sa tendance intrinsèque à l'égalitarisme et à l'universalisme politique, mais la gauche a eu raison aussi de s'opposer aux nationalismes agressifs et à l'exploitation de la force de travail des travailleurs. Au XX[e] siècle, l'identité de classe qui se constitue autour du mouvement ouvrier équivaut de toute évidence à un refus de l'individualisme et de l'égoïsme prédateur. Beaucoup d'équivoques tiennent à la trajectoire politique de l'idéologie libérale, qui apparaît à l'origine nettement à gauche, puisqu'elle est l'héritière directe de la philosophie des Lumières, mais qui par la suite n'a cessé de se déplacer vers la droite. L'effondrement du système soviétique a par ailleurs marqué un tournant très important. Alors que la droite s'identifie de nos jours de plus en plus au système de l'argent, c'est à gauche que l'on remet en cause l'obsession de l'économie et que l'on proclame le plus volontiers que « le monde n'est pas une marchandise ». L'écologisme politique est à lui seul très représentatif de ces contradictions : intrinsèquement conservateur, puisqu'il entend lutter pour la conservation d'un cadre de vie menacé par la logique du profit, il est en même temps éminemment révolutionnaire, puisqu'il fait passer cette conservation par la mise en question radicale des fondements de la société actuelle.

Ces quelques exemples suffisent à montrer que la dichotomie droite-gauche est aujourd'hui largement devenue obsolète. Il y a eu de tous temps trop de droites différentes et de gauches différentes pour qu'on puisse les ramener à un idéaltype convaincant – d'autant que ceux qui s'affirment « de droite » ou « de gauche » donnent généralement de ces termes une définition purement subjective. Cela ne veut pas dire que les mots « de droite » et « de gauche » n'ont plus aucune signification de nos jours, mais seulement que cette signification est fuyante. Aujourd'hui, si quelqu'un me dit qu'il est « de droite » ou « de gauche », je ne sais rien de ce qu'il pense concrètement des problèmes auxquels nous avons à faire face. C'est la raison pour laquelle je pense préférable de me situer par rapport aux problèmes eux-mêmes que par rapport à

des mots sans contenu.

**7) Storia Verità.** Un ultima domanda. L'indebolimento e l'invecchiamento del pensiero liberista e la morte di quello marxista hanno lasciato l'Europa 'nuda', priva di anima e sostanzialmente orfana di rivalità ideologiche tragiche ma pur sempre stimolanti. Non solo. Alla Tradizione, intesa come retaggio delle antiche culture greco-romane e di quella germanica, sembra essersi sostituito l'oblio politico, la trascuratezza del reale e quella del vecchio 'buon senso' (l'inconsistenza, politica appunto, della UE lo dimostra ampiamente). Siamo forse arrivati al capolinea? Siamo proprio alle soglie del tanto temuto e preconizzato 'Tramonto dell'Occidente', o esiste ancora qualche speranza? Ci faccia andare a dormire tranquilli, almeno con una piccola speranza.

La question traditionnelle de savoir si l'on est « arrivé au bout » ou s'il reste encore quelque raison d'espérer ne m'intéresse pas. L'optimisme et le pessimisme sont d'abord affaire de tempérament. « Pessimisme de la raison (ou de la connaissance), optimisme de la volonté », disait Gramsci. On pourrait tout aussi bien dire l'inverse. En fait, croire que les choses vont aller mieux ou croire qu'elles vont s'acheminer vers le pire, c'est toujours croire que les choses sont jouées par avance. Elles ne le sont pas. Tout ce qui s'est passé d'important sur Terre depuis un siècle n'avait été prévu par personne. En ce sens, l'histoire est toujours ouverte – ce qui ne signifie nullement que tout soit à tout moment possible, mais simplement qu'il n'y a pas d'état social-historique qu'on puisse regarder comme définitif. Nous vivons aujourd'hui une « époque de basses eaux », comme disait Cornelius Castoriadis. Il n'en sera pas toujours ainsi. La première des choses à faire est de s'employer à ne pas vivre sous l'horizon de la fatalité.

Vous parlez de « la morte del pensiero marxista » et de « l'indebolimento e l'invecchiamento del pensiero liberista ». Je ne suis pas sûr que la pensée marxiste soit morte (ce qui est mort, en réalité, ce sont les approches ou les interprétations dogmatiques du marxisme), et je suis encore moins sûr qu'il en aille de même de la pensée libérale. Le monde, aujourd'hui, ne vit pas dans le « vide ». Il est gouverné par les marchés financiers, il est soumis de part en part à l'axiomatique de l'intérêt, il est dominé par l'idéologie des droits de l'homme, etc. Certes, ce système est fragile – et la globalisation le rend plus fragile encore –, mais pour l'heure il n'en est pas moins le système dominant. Ce qui est exact,

c'est que dans ce monde globalisé, l'Europe ne parvient pas à trouver sa place. Paralysée, impuissante, elle ne sait plus ce qu'elle veut parce qu'elle a perdu l'habitude de vouloir, et qu'elle ne veut plus assumer son être. Rêver nostalgiquement de ses périodes de grandeur, cultiver le souvenir de ses hauts-faits, relève d'un « travail de mémoire » qui peut avoir son utilité, mais qui ne saurait en aucun cas constituer un programme. Si la politique est l'art du possible, c'est en recherchant quels sont dans le monde actuel les moyens de redevenir un modèle autonome de culture et de civilisation, en même temps que l'un des pôles de régulation de la globalisation dans un monde multipolaire, que l'Europe pourra rester fidèle à sa vocation.

Alain de Benoist